

Les Polonais ont un martyr de plus

INTERVIEW



Après le crash qui a coûté la vie au président Kaczynski, l'historien polonais Andrzej Paczkowski revient sur le massacre de Katyn et son impact dans un pays marqué par les tragédies.



Recueilli par Libération VÉRONIQUE SOULÉ Photo ADAM KOZAK. Vu

Andrzej Paczkowski, historien polonais, est considéré comme l'un des grands spécialistes des crimes du nazisme et du communisme. Il a notamment participé à la rédaction du Livre noir du communisme (Robert Laffont) et siège à la commission russo-polonaise «des problèmes difficiles», qui traite des contentieux, notamment mémoriels entre les deux pays. Il explique à Libération en quoi l'accident aérien, qui a coûté la vie le 10 avril au président Lech Kaczynski et à 95 autres personnes, au-dessus de Smolensk, une ville russe située à une dizaine de kilomètres de la forêt de Katyn, fait revivre des heures tragiques de l'histoire polonaise.

Pourquoi Katyn est-il un symbole si fort pour les Polonais ?

C'est d'abord un massacre terrible - 22 000 prisonniers polonais, des officiers mais pas seulement, exécutés par le NKVD (la police politique soviétique) en avril 1940. Mais surtout Katyn a été un tabou absolu pendant toute la période communiste en Pologne [1945-1989, ndlr]. Dans l'encyclopédie universelle polonaise des années 1960-1970, il n'y avait pas une ligne dessus. Les rédacteurs avaient préféré ne rien écrire plutôt que de mentir. La propagande communiste en rendait responsables les nazis. Pour en parler, les rédacteurs auraient dû par ailleurs le situer en 1941, car la Wehrmacht n'est arrivée dans la région que vers septembre 1941.

Savoir sans pouvoir parler, c'est lourd. Cette impossibilité à dire, et pour les familles à se rendre sur place et à déposer des bougies sur les tombes de leurs parents morts, a donné une dimension particulière à Katyn. Quand l'opposition démocratique s'est organisée en Pologne (dans les années 70), la question a commencé à être discutée, mais dans des cercles restreints. Après la naissance de Solidarité, en août 1980, puis l'éclosion de la presse indépendante, la discussion s'est élargie. On a pu en parler publiquement sans crainte d'être réprimé. Jusqu'ici, si le sujet était évoqué, un enseignant était licencié, un écrivain était censuré.

A la fin des années 80, le général Jaruzelski (le numéro un communiste qui a présidé à la transition démocratique en négociant avec Solidarité) a compris que cela entretenait une atmosphère de division, de guerre civile. Il a alors fait pression sur Mikhaïl Gorbatchev, le père de la pérestroïka. En avril 1990, pour la première fois, Gorbatchev a reconnu la responsabilité des Soviétiques. A l'époque en Pologne, le régime communiste était déjà tombé. En clair, si la question de Katyn avait été présentée ouvertement en 1945, il n'y aurait pas eu «le problème de Katyn». Mais les Soviétiques ont voulu cacher la vérité.

Aujourd'hui, que sait-on exactement sur ce massacre ?

Le massacre de Katyn a duré six semaines, du 3 avril jusqu'à la mi-mai. On a exécuté personne après personne. Dans des documents que l'on a retrouvés, l'un des plus grands exécuteurs soviétiques se vante ainsi : «Vous m'en donnez 150 maximum par jour et ça me suffira.» Au total, l'ordre signé le 5 mars 1940 par le Bureau politique du PC soviétique concernait 25 000 Polonais emprisonnés et internés dans des camps. Mais «seulement» 22 000 exécutions ont été réalisées. Parmi les victimes, on compte près de 9 000 officiers de métier mais aussi beaucoup de réservistes, des intellectuels pour la plupart, qui avaient été mobilisés lors de l'agression de la Pologne en septembre 1939, et plus de 6 000 officiers, des gardes frontières, policiers, gardiens de prison, juges, procureurs. Ils étaient internés dans trois camps à l'est du pays. Entre 7 000 et 8 000 Polonais détenus dans des prisons - résistants, fonctionnaires, responsables locaux, «éléments antisocialistes», etc. - ont aussi été exécutés. On sait où se trouvent inhumées 14 000 victimes - à Kharkov (en Ukraine), à Miednoje et à Katyn (en Russie). Les autres ont été transférés et exécutés à Kiev (capitale de l'Ukraine) et à Minsk (capitale de la Biélorussie). On dispose d'une liste de victimes en Ukraine, mais pas en Biélorussie. Ainsi, de nombreuses familles polonaises ne savent pas encore, à ce jour, où les membres de leurs familles sont enterrés.

Pourquoi parle-t-on alors du massacre de Katyn ?

Parce que c'est l'endroit où l'on a découvert en premier des fosses communes - le nombre de victimes y est autour de 4 400. Elles ont été ouvertes en avril 1943 par les Allemands.

Avril est «le» mois de Katyn. La nouvelle de cette découverte a été annoncée par Goebbels le 13 avril 1943. Le communiqué de l'agence Tass reconnaissant que le NKVD en était l'auteur date du 13 avril 1990 - le geste de Gorbatchev à l'égard de Jaruzelski. Et la catastrophe de Smolensk s'est produite le 10 avril.

Pourquoi Staline a-t-il donné l'ordre de ce massacre ?

Si on lit les documents du 5 mars 1940, on y parle des prisonniers polonais comme de «contre-révolutionnaires, irréformables, qui resteront des ennemis de l'URSS». Staline considérait en effet les Polonais comme des ennemis. Or, il fallait entretenir et nourrir ces détenus qui pourraient un jour déclencher une insurrection. Il a voulu se débarrasser des élites bureaucratiques, intellectuelles, professionnelles. Au fond, il voulait liquider les intellectuels polonais pour gouverner plus tard avec les gens simples. Le massacre de Katyn est aussi le vrai début de la Pologne communiste. La découverte du massacre a donné la possibilité à Staline de construire une administration communiste. Il a saisi l'occasion pour rompre avec le gouvernement polonais en exil à Londres, qui avait demandé une enquête à la Croix-Rouge sur le massacre. Or, au même moment, les Allemands en demandaient une aussi. Staline a alors déclaré que les Polonais étaient des collaborateurs de Hitler.

En quoi la cérémonie où se rendait le président Lech Kaczynski était-elle importante ?

Le Premier ministre Vladimir Poutine avait invité son homologue polonais Donald Tusk (membre du parti de centre droit Plateforme civique) à une célébration commune sur place le 7 avril. Il n'avait pas invité Kaczynski. Mais le président voulait y aller et a décidé de s'y rendre trois jours plus tard. Ce devait être la cérémonie polonaise. Il y avait une sorte de concurrence entre les deux commémorations mais aussi une complémentarité. Donald Tusk a saisi l'occasion pour faire des gestes de politique étrangère. Kaczynski voulait se situer dans la tradition polonaise. Mais le discours qu'il allait prononcer, dont on a eu connaissance, était tout à fait modéré et pas antirusse.

J'étais présent le 7 avril à Katyn. Tusk a souligné la différence entre les cultures russe et polonaise. Nous, nous ne laissons pas nos morts, a-t-il expliqué en substance, pour nous chacun d'eux est une personne. Nous avons édifié une nécropole, soigneusement entretenue depuis dix ans. A côté, il y a la partie russe où environ 8 000 Soviétiques ont été tués durant la Grande Terreur, dans les années 1937, 1938, 1939 - koulaks, membres du clergé, prétendus espions, etc. Mais les Russes ne s'y sont jamais intéressés. Ils commencent seulement à y travailler et à construire une église orthodoxe à côté du cimetière.

Poutine a-t-il fait, ce 7 avril, un geste historique ?

Il a fait des pas vers les Polonais : il a souligné le rôle de l'Armija Krajowa (l'armée du gouvernement en exil durant la Seconde Guerre mondiale qui a combattu les Allemands et les Soviétiques), il a parlé de la responsabilité soviétique à Katyn. Mais il a aussi dit que l'invasion de la Pologne par l'URSS était justifiée et il a reproché aux Polonais d'avoir participé au démembrement de la Tchécoslovaquie. Son discours était très ambivalent. Toutefois, en venant à Katyn, il a fait un geste historique.

Aurait-il dû demander pardon ?

Si vous interrogez l'opinion polonaise, ce sera oui. En réalité, Boris Eltsine l'a déjà fait. Lors de sa visite à Varsovie en 1992, il s'est rendu au plus grand cimetière. Et devant des familles de victimes de Katyn, il a dit : «Pardonnez-moi si c'est possible.» Même si ce n'était pas une allocution officielle, il l'a dit.

Vous croyez au rapprochement avec la Russie ?

Il y a une chance aujourd'hui. Le 11 avril, au lendemain de l'accident du Tupolev, le film Katyn d'Andrzej Wajda a été diffusé en prime-time sur la première chaîne. Un événement très fort : 14 millions de téléspectateurs russes ont pu le voir.

Les Polonais ont aussi apprécié l'attitude de Poutine à Smolensk et le président Dmitri Medvedev a assisté aux funérailles de Lech Kaczynski. L'atmosphère se réchauffe. Il y avait déjà eu une période de rapprochement avec Gorbatchev. Mais cela n'avait pas duré à cause de l'évolution politique interne russe. La Pologne est sans doute le pays de l'UE qui accueille le plus grand nombre de réfugiés tchétchènes.

Comment ce 10 avril va-t-il rester dans l'histoire polonaise ?

Les Polonais ont un martyr de plus. Lech Kaczynski en est devenu un, non pas en raison de ses actions comme président, mais par la façon dont il a trouvé la mort. L'aéroport de Smolensk se trouve à 14 km de Katyn. Pour beaucoup, le président et les 95 personnes à bord de l'avion sont morts à Katyn, et sont même les dernières victimes de Katyn. Les Polonais aiment les martyrs, ils cultivent le sentimentalisme. Dans la tradition culturelle nationale, les victimes sont très importantes. Nous fêtons les insurrections qui ont échoué. Dans la rue, après l'annonce de la catastrophe, j'ai vu à peu près les mêmes gens qui étaient descendus il y a cinq ans, pour la mort du pape Jean Paul II, avec les mêmes gestes, les mêmes fleurs, les mêmes bougies.

Peut-être y a-t-il eu plus de prières pour Kaczynski car pour le pape, c'était plus lointain et on ne voyait pas le cercueil. Certains sociologues pensent que les Polonais ont besoin d'un père. Ils ont déjà une mère, la mère Patrie. Jean Paul II vivant a joué le rôle du père. Avec sa mort, Lech Kaczynski aurait gagné cette image de père de la nation, avec toutes les coïncidences autour de l'accident et le mysticisme ambiant. Les psychologues et les sociologues travailleront encore longtemps sur ce qui s'est passé ce samedi 10 avril et sur son impact en Pologne.